ANDREA NOVICOV

Créations 1994 – 2013

Rue de la Navigation 11 – 1201 Genève – +41 (0)79 643 45 57 – www.angledange.ch

ANDREA NOVICOV

METTEUR EN SCÈNE, DIRECTEUR ARTISTIQUE

Andrea Novicov est né au Canada en 1958. Son père d'origine russe et sa mère d'origine suisse-italienne se sont connus en Argentine. Suivant les périples de ses parents, Andrea Novicov a vécu en Argentine, au Canada, en Italie et finalement au Tessin où il est entré à l'Ecole de Théâtre de Dimitri. Il a poursuivi sa formation à Lisbonne (Ecole de théâtre « A Comuna »), puis à Milan auprès de Dominic DeFazio (Acting, Director à l'« Actor Studio »).

En Italie et en Suisse, il a joué au théâtre, mais aussi pour le cinéma et la télévision. C'est aussi en Italie qu'il a signé ses premières mises en scènes et il a en outre travaillé comme scénariste pour le cinéma (notamment pour S. Soldini).

Il s'est installé en Suisse romande depuis 1994 où il créa la Compagnie Angledange (www.angledange.ch). Son travail avec cette compagnie est caractérisé par un grand éclectisme : textes classiques et contemporains, montages, travail axé sur le jeu d'acteurs, recherche esthétique jouant avec différentes formes d'expression artistique (poésie, peinture, musique, vidéo).

Andrea Novicov a également poursuivi une activité d'enseignement d'arts dramatiques notamment à l'Accademia d'Arte Drammatica Paolo Grassi à Milan et à la Manufacture (Haute Ecole de Théâtre de la Suisse romande).

En 2009, il est nommé directeur artistique d'Arc en Scènes, Centre neuchâtelois des arts vivants-TPR (anciennement Théâtre Populaire Romand & L'heure bleue), à la Chaux-de-Fonds, et est en charge de la création, la programmation, la diffusion et la formation, et ce jusqu'à juillet 2013. www.arcenscenes.ch

Les créations d'Andrea Novicov tournent régulièrement en Suisse et à l'étranger. Son théâtre exploite de nouvelles formes et de nouveaux langages, visite et interroge la société, en mettant toujours en évidence les aspects collectifs de la création.

CRÉATIONS DE 1994 À 2013

Des zèbres et des amandes d'après l'œuvre de Jared Diamond
Création : 21 novembre 2012 – Arc en Scènes-TPR, La Chaux-de-Fonds

Sous la glace de Falk Richter
Création : 25 novembre 2010 – Théâtre Populaire Romand, La Chaux-de-Fonds

Au cœur des ténèbres d'après Joseph Conrad
Création : 19 août 2010 – Festival Les Jardins Musicaux, Cernier

Dernier thé à Baden-Baden de / par / donc Plonk & Replonk
Création : 26 janvier 2010 – Théâtre Populaire Romand, La Chaux-de-Fonds

Woyzeck de Georg Büchner
Création : 8 janvier 2009 – Maison des Arts, Thonon-Evian

Doux oiseau de jeunesse de Tennessee Williams
Création : 8 avril 2008 – La Comédie, Genève

Valparaiso de Don DeLillo
Création : 18 avril 2007 – Maison des Arts, Thonon-Evian

Nature morte avec œuf de Camille Rebetez
Création : 10 mai 2006 – Maison des Arts, Thonon-Evian

Disectio animae d'après *Woyzeck* de Georg Büchner
Création : 21 mai 2005 – Festival Science et Cité - Parc des Bastions - Murs des Réformateurs, Genève

Le grand cahier d'après Agota Kristof
Création : 2 décembre 2004 – Théâtre de l'Usine, Genève

Rapport aux bêtes d'après Noëlle Révaz
Création : 27 octobre 2003 – Théâtre Le Poche, Genève

La maison de Bernarda Alba de Federico García Lorca
Création : 11 mars 2003 – Grange de Dorigny, Lausanne

Ce que vous voudrez ou La nuit des rois de William Shakespeare
Création : 6 janvier 2003 – Théâtre Arsenic, Lausanne

Les quatre jumelles de Copi
Création : 5 juillet 2002 – Théâtre 2.21, Lausanne

Fastes d'enfer de Michel de Ghelderode
Création : 2 mai 2000 – Théâtre Saint-Gervais, Genève

La chasse aux rats de Peter Turrini
Création : 26 octobre 1999 – Théâtre 2.21, Lausanne

Sur ça ! textes de Chlovski, Khlebnikov, Maïakovski, Rodtchenko et Tsvétaéva
Création : 5 janvier 1999 – Grange de Dorigny, Lausanne

La danse de mort d'August Strindberg
Création : 6 janvier 1998 – Grange de Dorigny, Lausanne

Oniropolis d'après *Les villes invisibles* d'Italo Calvino
Création : 4 juillet 1997 – Festival de la Cité, Lausanne

Encore un faible son textes sur la Shoah de Delbo, Höss, Levi, Sereny, Weiss et Wiesel
Création : 15 avril 1997 – Grange de Dorigny, Lausanne

Le monte-plats d'Harold Pinter
Création : 6 mai 1995 – Théâtre de l'Usine, Genève

Boules de pensée textes de Arrabal, Dürrenmatt, Jodorowsky, Pérec, Pessoa, Prévert et Topor
Création : 15 avril 1994 – Salle de l'API, Genève

Des zèbres et des amandes d'après l'œuvre de Jared Diamond
Création : 21 novembre 2012 – Arc en Scènes-TPR, La Chaux-de-Fonds

DES ZÈBRES ET DES AMANDES d'après Jared Diamond Mise en scène Andrea Novicov La Chaux de Fonds novembre 2012 © Isabelle Meister

DES ZÈBRES ET DES AMANDES d'après Jared Diamond Mise en scène Andrea Novicov La Chaux de Fonds novembre 2012 © Isabelle Meister

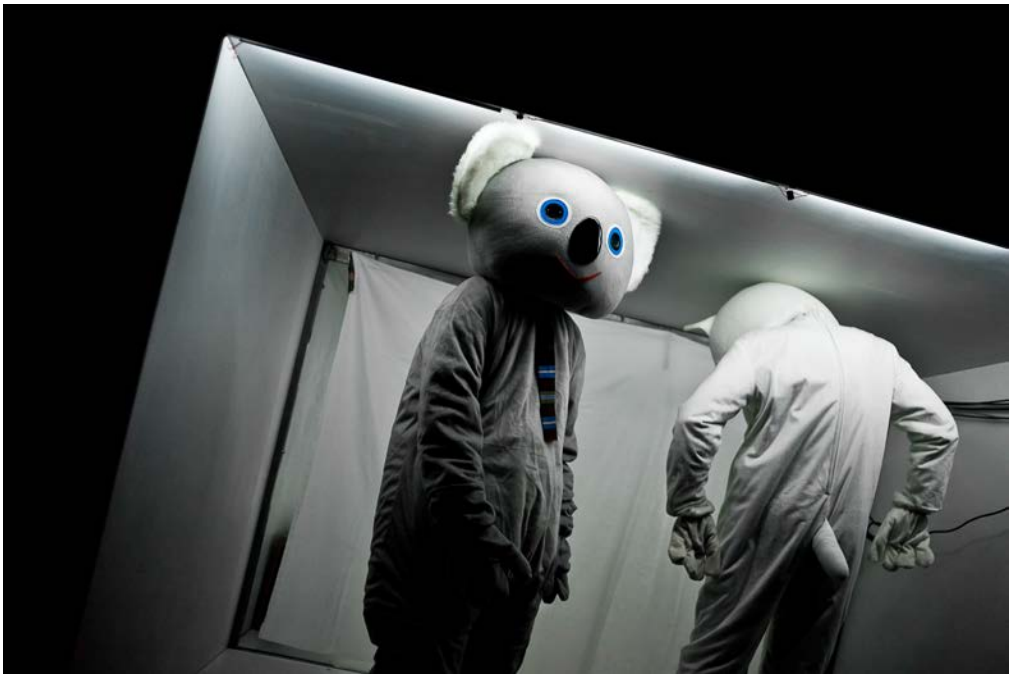
De son titre original ***Guns, Germs, and Steel: The Fates of Human Societies*** (*Fusils, microbes et acier : le sort des sociétés humaines*), l'essai fascinant de Jared Diamond, sert de point de départ à cette création d'Andrea Novicov.

Cet essai explique les trajectoires très diverses de celles-ci sur chaque continent par la géographie des plaques continentales et le hasard de la répartition initiale des espèces de faune et de flore. L'orientation d'est en ouest de la plaque eurasienne d'une part, sa dotation initiale en plantes cultivables et animaux domesticables de l'autre, seraient les deux facteurs ultimes qui permirent aux Européens de développer des métiers spécialisés et de construire les navires et les fusils qui leur serviront à explorer et conquérir le monde, en colportant les germes et virus contre lesquels ils étaient immunisés. Bien que cette vision évolutionniste et ce travail d'une ampleur extrêmement ambitieuse aient pu évidemment générer un certain nombre de critiques scientifiques, c'est aussi ce regard neuf, très humaniste et son approche vulgarisatrice qui donnent toute sa force à cette œuvre qui a valu à Jared Diamond le prix Pulitzer 1998 pour le meilleur ouvrage général hors fiction.

La mise en scène fait appel au plaisir de conter, au besoin de comprendre, à l'imagination pour faire revivre le sentiment de vertige de l'enfant devant la découverte d'horizons inconnus et de connaissances illimitées. Saveur nostalgique des planches de sciences naturelles et des livres d'histoire. Trois comédiens découvrent, racontent et incarnent cette fresque scientifique, entre documentaire et fiction, avec curiosité, passion, débats et un regard profondément humaniste avant tout.

Et Dieu créa l'inégalité des chances. *Andrea Novicov adapte pour le théâtre De l'inégalité parmi les sociétés, essai de Jared Diamond de 1998, lauréat du Prix Pulitzer. Si l'Afrique est aujourd'hui en retard sur l'Occident, c'est à cause de son relief et de son climat, qui ont freiné la diffusion de pratiques et de technologies de développement. Tel est le constat de Jared Diamond qui, dans De l'inégalité parmi les sociétés, essai de 1998, lauréat du Prix Pulitzer, remonte à l'époque des chasseurs-cueilleurs, il y a 13 000 ans, pour suivre les chemins empruntés par l'évolution.*
Ce constat qui repose sur une foule d'observations scientifiques, le metteur en scène romand Andrea Novicov a pris le pari de le transposer sur une scène de théâtre. Le résultat est étonnamment digeste et stimulant. Bien sûr, on n'échappe pas à l'exercice de style qui consiste à trouver toutes les méthodes possibles pour animer et illustrer le propos (tableau noir, écrans divers, rétroprojecteur, théâtre d'objets, etc). Mais on ne sort pas essoré de ce cours d'histoire économique accéléré. Au contraire, on quitte les trois conférenciers pétillants (Marie-Madeleine Pasquier, Jean-Marc Morel et Adrian Filip) avec l'envie d'en savoir plus sur cette théorie. (..) Marie-Pierre Genecand, Le Temps

Sous la glace de Falk Richter
Création : 25 novembre 2010 – Théâtre Populaire Romand, La Chaux-de-Fonds



« Sous la glace » est une fantaisie poétique et humoristique sur le monde de l'entreprise, la destruction de l'individu, la complaisance et l'acceptation tacite de chacun de nous face à un système politique de plus en plus complexe et abstrait.

A travers ses personnages, trois consultants d'entreprise, trois parcours parallèles de personnages solitaires, à la fois victimes et bourreaux d'une société régie par les lois du marché, Falk Richter cherche à comprendre quelle sorte de personnes ils sont, quelle façon de penser les anime, quelles sont leurs peurs, leurs fantasmes. Il se demande si nous ne sommes pas, nous aussi, structurés selon ce système; si la croyance que l'efficacité et le travail sont les biens les plus précieux n'est pas, elle aussi, bien ancrée dans nos têtes. Et alors que tout le monde veut se débarrasser des collaborateurs inefficaces et obtenir de bons chiffres, dans tous les domaines, peut-on encore y opposer d'autres bases de réflexion ?

Des âmes sucées comme des glaçons – *Sous la glace est un superbe défi d'art que l'équipe d'Andrea Novicov s'est lancé à elle-même. (..) L'espace scénique décrit un cirque aveugle autour d'une inquiétante construction – le système - qui tourne sans interruption, dévorant ceux qui ne peuvent s'adapter aux caprices de ses mouvements. (…) Comment le metteur en scène Andrea Novicov évite-t-il si heureusement qu'une telle pièce, impersonnelle et bavarde, sans progression ni action scénique n'écoeure ou ne lasse le public ? Les tons et les postures sont réinventés à chaque scène. (…) A vrai dire, Novicov et ses collaborateurs artistiques ne sont pas les metteurs en scène de la pièce de Richter : ils en sont les auteurs. Loin de traduire le texte en spectacle, ils continuent de construire l'œuvre avec divers matériaux : les corps, les lumières, les accessoires, le fond musical, etc. C'est parce qu'il naît de la scène que ce théâtre fonctionne.*

Timothée Léchot, L'Express-L'Impartial

Andrea Novicov monte Sous la glace, de Falk Richter, un moment exceptionnel de théâtre contemporain – *Sous la glace, c'est du théâtre politique, incontestablement, (…). Mais Andrea Novicov n'est jamais à l'aise avec un "théâtre à message". Il lui faut de l'humanité, de la folie, de l'intelligence à pétrir. Il en a trouvé foison sous la glace. (…) Andrea Novicov a voulu des héros forts, beaux, subtils, auxquels chaque spectateur puisse s'identifier. Le dispositif scénique, sorte de rampe de lancement sur le néant, tourne, porte et broie, lancinant. L'éclairage cru et précis fait sourdre la panique. Une sorte de théâtre d'ombre parallèle épaissit l'intrigue.*

Françoise Boulianne Redard, L'Illustré

Monument à l'employé inconnu – *(…) le développement suggéré par la mise en scène d'Andrea Novicov a quelque chose de monumental. Car au-delà du sujet et du texte, fait d'incessantes variations sur le thème, la mise en scène s'étend sur les répétitions et la fixité typique du genre monumental. Une impression soutenue par un dispositif de scène pivotant incessamment sur lui-même, telle la phrase d'une symphonie.*

Nicola De Marchi – Le Courrier Genève

Au cœur des ténèbres d'après Joseph Conrad
Création : 19 août 2010 – Festival Les Jardins Musicaux 2010, Cernier

L’adaptation de la longue nouvelle de Joseph Conrad « Heart of Darkness » est une plongée « Au coeur des ténèbres ». Le texte raconte le voyage du capitaine Marlow, envoyé au cœur de l’Afrique noire par une société belge exploitante d’ivoire, remontant le fleuve Congo pour récupérer, en pleine forêt vierge, le sombre, fascinant et mystérieux Kurtz, agent rebelle dont on est sans nouvelle. Conrad nous embarque dans un voyage intérieur au cours duquel l’individu civilisé, éduqué et cultivé s’efface peu à peu pour dévoiler son double le plus obscur : celui des pulsions archaïques, de la cupidité, la violence, la perversité et la folie.

En écho à ce récit, l’Orchestre des Jardins Musicaux de Cernier et la musique de Martin Pring suivront et deviendront le fleuve, la forêt et les hommes. L’espace se veut volontairement abstrait pour ne laisser place qu’à deux matières: l’Eau et la Lumière. La parole du narrateur est comme une « onde sonore reliée au fleuve de la musique »… Vibrations puis révélation au cœur des ténèbres assurées !

Un voyage intense au coeur des ténèbres – *L’oeuvre de Joseph Conrad, adaptée par Gilbert Pingeon et mise en scène par Andrea Novicov, devient le support littéraire d’une épopée musicale et théâtralisée, sombre. De quelles ténèbres s’agit-il ? Le passé colonial de la fin du 19e siècle... l’aveuglement idéologique et mercantile... un fleuve lointain aux géographies incertaines. André Marcon incarne avec talent le capitaine Marlow, jeune officier de marine, à la fois acteur et témoin d’un périple qui conduira inexorablement au désespoir et à la mort. Sous la direction musicale de Valentin Reymond, la partition de Martin Pring oscille entre musique contemporaine et matériel ethnique. Les rythmes répétitifs des percussions permettent ainsi au compositeur de créer une atmosphère sonore originale. La musique, d’abord d’essence descriptive, exprime progressivement la conscience meurtrie du narrateur. S’installe alors chez le spectateur un malaise perceptible, tant le drame et l’absurdité des situations se font intenses. Nous sommes entraînés dans l’abîme de la déréliction: l’âme du « civilisateur » s’effondre, damnée. La scène finale vient heureusement adoucir ce drame avec une touche d’ironie et de galanterie.*

Saskia Guye/Fabrice Duclos, L’Express-L’Impartial

Dernier thé à Baden-Baden de / par / donc Plonk & Replonk
Création : 26 janvier 2010 – Théâtre Populaire Romand, La Chaux-de-Fonds

« Dernier thé à Baden-Baden » est le fruit d'une rencontre éclatante d'artistes allumés : les fameux Plonk & Replonk, poètes-humoristes manipulateurs d'images, et Andrea Novicov, homme de théâtre, avec sur scène, un comédien, deux bruiteuses, un trafiquant d'images, entourés de concepteurs d'espace, de lumière et de son…

Un métissage poétique et explosif ! Une création plus déroutante que les travaux estivaux de la voirie, plus loufoque qu'un chien otarie et plus déjantée qu'une voiture déguisée en camion volé !

Les cartes postales dont on fait la lecture en 4 secondes vont prendre vie en 3 dimensions et vous propulser dans les exploits héroïques et le destin fatal d'Otto, « Agent double de Père en Fils » ! Un agent double, comme vous et moi, qui lutte pour ses survies existentielles. La mystérieuse période de la Guerre tiède en arrière fond. Une histoire vraie impossible à croire, montée à la main comme une mayonnaise bulgare !

Plonk & Replonk, rebond théâtral réussi – *Dans la salle pas de lourdeur. Mais une fascination pour ce monde enchanteur où un homme dans son « asile de flous » devient chevalier volant en montant sur son vélo d'appartement. (…) Rien de sensé, donc, que du délire. Mais les couches se dégustent tel un mille-feuille piégé et le bon théâtre peut être aussi cette parenthèse salée-sucrée.*

Marie-Pierre Genecand, Le Temps

A deux cents à l'heure sur le verglas avec des pneus lisses – *Dans ce spectacle–ci, tout se construit, tout s'imbrique en même temps. Les techniques sont impressionnantes, les images scotchantes. On est vraiment face à un Otni, un objet théâtral non identifié…*

Dominique Bosshard, L'Express

Plonk & Replonk en quatre dimensions – *Dans ce spectacle multidimensionnel où il n'existe aucune hiérarchie entre les domaines technique et artistique, impossible de limiter l'éparpillement sans metteur en scène. Principale force centripète au milieu du tourbillon créatif, Novicov réussit à maintenir une cohésion à l'intérieur même de l'incohérence.*

Timothée Léchot, L'Impartial

Woyzeck de Georg Büchner
Création : 8 janvier 2009 – Maison des Arts, Thonon-Evian

« Woyzeck » se prête à de multiples lectures. La pièce s'impose aujourd'hui à nous comme une prémonition des profonds contrastes entre pays riches et pays dits émergents, et de l'éclatement des équilibres du monde que ces contrastes impliquent.

« L'envie de monter un texte ne peut naître en moi qu'à la condition que celui-ci me laisse apercevoir, au moment de la lecture, un univers parallèle au sien. J'avais déjà lu et vu monter « Woyzeck » à maintes reprises et n'avais jamais ressenti le besoin de le mettre en scène, bien que ce soit un texte majeur et que l'écriture de Büchner me plaise. Il a fallu un déclic lors d'un voyage aux Antilles pour que j'entraperçoive l'univers dans lequel j'allais pouvoir plonger ce texte. En effet, lors de ce séjour, j'ai été confronté à une situation proche de celle de la pièce. Ma position d'homme « riche » - avec une poignée de dollars en poche - attirait l'attention des filles de l'île ; les hommes - leurs frères, cousins, maris - eux, se trouvaient impuissants face à moi, mais manifestaient - par leurs regards - leur colère ou leur désapprobation. Cela m'a rappelé le triangle amoureux et destructeur entre Woyzeck, Marie et le Tambour-major. J'ai su alors quelle direction j'allais pouvoir donner à ma mise en scène. » (A. Novicov)

Au coeur des ténèbres – Une version épicée sous fond de musique cubaine et avec d'excellents comédiens – *Andrea Novicov propose une envoûtante version métissée et conradienne du célèbre Woyzeck de Georges Büchner. (…) Inhumaine fatalité – Sous le soleil, le Woyzeck de Novicov est toujours cela : un bloc erratique de misère contaminant les esprits, les têtes, les rêves, les désirs et les amours des hommes plus sûrement que n'importe quelle épidémie.*

Bertrand Tappolet, Gauchehebdo

Utopiques tropiques – *Andrea Novicov s'est imposé comme l'ordonnateur talentueux d'un théâtre de l'étrange et du fantasque, proposant un univers où la robe sans coutures du réel finit toujours en lambeaux, lacérée par les coups de couteau ou de folie de personnages borderline ou totalement timbrés, en tout cas toujours rongés par les morsures d'un fantastique puisant à toutes les sources.*

Bertrand Tappolet, Scènes Magazine

Doux oiseau de jeunesse de Tennessee Williams
Création : 8 avril 2008 – La Comédie, Genève

« Doux oiseau de jeunesse » mêle deux récits. Une sorte de peinture à dimension sociale, qui dénonce un certain populisme politique s'appuyant sur des réflexes de repli identitaire forcément racistes. Et sur cette toile de fond se détache une histoire d'amour impossible entre une star de cinéma vieillissante et un gigolo à l'orée de la trentaine. La Princesse Kosmonopolis, alias Alexandra del Lago, fuit provisoirement la pression de son monde d'illusion, tandis que Chance Wayne, éternel figurant devenu taxi boy, se débat avec la nostalgie de sa jeunesse déjà perdue, tout en essayant d'exploiter sa relation avec la Princesse pour se frayer un très hypothétique chemin vers le haut de l'affiche.

Afin de restituer le duel cannibale qui se joue entre ces deux êtres en constante représentation, aux prises avec les démons et les peurs surgis de leurs passés respectifs, mais aussi avec un monde extérieur bien présent et dont la cruauté n'entend épargner personne, il nous a semblé indispensable de raconter cette histoire en créant un objet scénique qui incorpore des éléments empruntés à la fois au théâtre et au cinéma. Notre intention est donc de vous inviter à une nouvelle lecture de « Doux oiseau de jeunesse » qui, tout en portant cette voix de Tennessee Williams chargée d'intonations mélodramatiques, nous emmène dans un voyage vers cette frontière ténue qui sépare l'illusoire du réel, le jeu de la vie, ou de la mort.

Noces jouissives du cinéma et de la scène – *D'un côté, un hommage amoureux à la puissance du grand écran. De l'autre, un jeu sur ses codes et ses carcans. Dans les deux cas, une belle maîtrise des langages du théâtre et du cinéma. (…) Car, oui, la déferlante cinématographique ébouriffe par sa précision technique et l'effroi qu'elle suscite chez le spectateur. Mais le plaisir fin, subtil, reste du côté des comédiens. (…) Tantôt mélo, tantôt actor's studio, ils visitent tous les classiques du grand écran avec talent. Et, étonnamment, cet art de la citation et de la mise en abyme n'empêche pas l'émotion.*

Marie-Pierre Genecand, Le Temps

Fondu déchaîné sur la scène de la Comédie – *Peu à peu, en effet, le cinéma prend le pas sur la réalité et, tandis que les niveaux de perception se démultiplient, le spectacle devient proprement vertigineux. Il est rare que le théâtre étreigne à ce point le cinéma. En fait d'étreinte, il s'agit plutôt d'une sorte de « mélangisme » artistique, qui oscille entre caresses et brutalité. (…) Plongés au coeur de ce kaléidoscope, Yvette Théraulaz (la princesse Kosmonopolis) et Frank Semelet (Chance Wayne) ne se laissent jamais engloutir. La première est éblouissante, jouant du cabotinage - le personnage l'exige - sans toutefois y céder. Quant au second, il s'impose en petite frappe tragique, subtil jusque dans ses plus furieux tourments. (…) Metteur en scène habile et inventif, Andrea Novicov confirme avec ce Doux oiseau de jeunesse qu'il est aussi un éblouissant illusionniste.*

Lionel Chiuch, La Tribune de Genève

L'irrésistible désillusion de l'existence – *De cette pièce composite, voire chaotique, (…) souvent remaniée par Tennessee Williams et créée en 1959 à Broadway, le metteur en scène Andrea Novicov tire un spectacle cohérent et captivant, mêlant théâtre et projections (des bouts de film créés pour l'occasion, en hommage au cinéma américain des années 40-50), mais également les époques et les références. (…) On y trouve pêle-mêle des liens avec l'alcool, la drogue, la violence, cette façon récurrente chez Williams de mettre en perspective l'art et les artifices, la solitude humaine et l'inaptitude des êtres à se confronter au réel. (…) Novicov canalise sans étouffer les multiples pistes offertes par le texte et livre une production originale qui n'est pas loin d'atteindre la perfection d'une de ses précédentes réalisations, l'époustouflante Maison de Bernarda Alba.*

Michel Caspary, 24 Heures

Valparaiso de Don DeLillo
Création : 18 avril 2007 – Maison des Arts, Thonon-Evian

C’est d’une histoire aussi anecdotique qu’improbable que se nourrissent les deux actes qui composent « Valparaiso » de Don DeLillo. Celle d’un homme ordinaire, Michael Majeski, qui part un matin pour un voyage d’affaires à Valparaiso dans l’Indiana, et qui, après un enchaînement de quiproquos, finit par atterrir à l’autre extrémité du continent, à Valparaiso au Chili.
Le premier acte nous offre un catalogue d’approches journalistiques possibles de « l’exploit » accidentel de Michael. De film documentaire en émission radiophonique en duplex, ces différents récits de la même histoire, tout en nous familiarisant avec certains aspects de la vie quotidienne de Michael et de son épouse Livia, tentent d’identifier la cause originelle de cette mésaventure insolite.

Le deuxième acte, dont l’action se situe un peu moins d’une année après celle du premier, montre « l’aventure » de Michael devenue le sujet d’un reality show en direct, présenté par la toute-puissante Delfina Treadwell et programmé l’après-midi. Difficile de savoir si l’on est au stade de la perte de notoriété ou au sommet de celle-ci, mais, quoi qu’il en soit, cette fois la quête obsédante d’une éventuelle vérité cachée au cœur de l’incident, entraîne les personnages dans une spirale destructrice.

Première étonnante de *« Valparaiso »* – *Mercredi soir à la Maison des Arts de Thonon-Evian, la Compagnie Angledange dirigée par Andrea Novicov, présentait la première de « Valparaiso », pièce de l’auteur américain Don DeLillo. (…) Le texte remarquable, aux multiples lectures, est servi par d’excellents acteurs et mis en valeur par une mise en scène très contemporaine et totalement novatrice. Le décor (Sylvie Kleiber) avec jeux de lumière et vidéos (Laurent Junod) est époustouflant. Andrea Novicov étonne encore, et toujours.*

Martine Régnier, Le Dauphiné Libéré

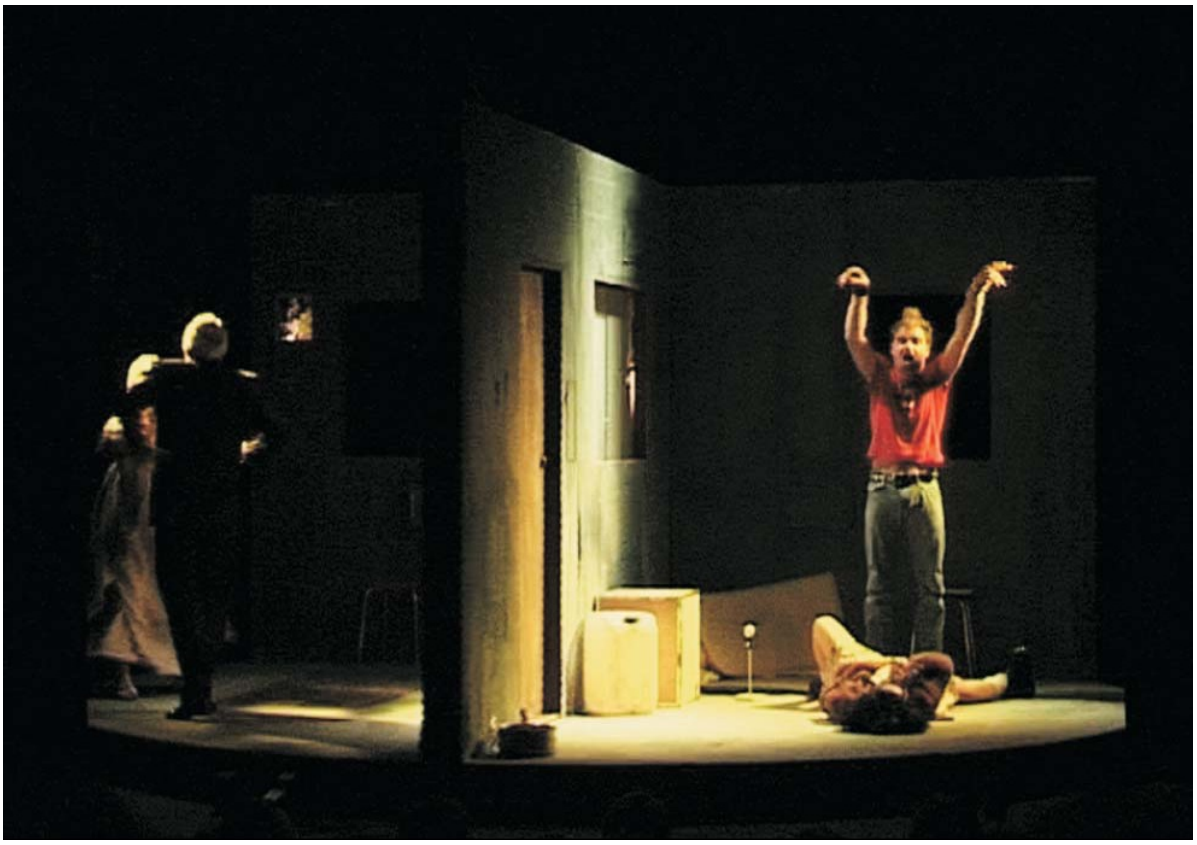
Valparaiso, imbroglio dévastateur – *Jouant des pans fuyants du décor (scénographie simple mais ingénieuse de Sylvie Kleiber) comme des boucles narratives de ce Valparaiso réversible qui tourne en rond dans le cercle de la mort, Andrea Novicov passe du vide aux meilleurs moyens de le masquer, soulignant, non sans un humour grinçant, que, s’il est rassurant de répéter son histoire, elle n’en devient pas plus réelle pour autant.*

Boris Senff, 24 Heures

Don DeLillo, tranches de néant – *Pareil chaos existentiel et moral nécessite une mise en scène précise, visuellement forte et sans supplément de pathos. C’est exactement ce que propose Andrea Novicov avec ses personnages humanoïdes évoluant dans un environnement constamment en mouvement, mais parfaitement coulissant. A différentes profondeurs du plateau, des panneaux glissent latéralement, qui laissent apparaître l’épouse sur son vélo d’appartement ou la chambre de l’enfant, et évoquent les différentes couches de conscience que Don DeLillo met au jour dans un seul et même discours.*

Marie-Pierre Genecand, Le Temps

Nature morte avec œuf de Camille Rebetez
Création : 10 mai 2006 – Maison des Arts, Thonon-Evian



Engagé par un trafiquant de chairs humaines impuissant, un play-boy des bas-fonds doit engrosser une prostituée bossue. Objectif: taxidermiser le fœtus en vue d'immortaliser une humanité nouvelle. Une maquerelle magicienne apporte son soutien à la noire entreprise, mais l'amour vient heureusement gripper la machine.

Avec cette farce tragi-comique écrite par un jeune auteur suisse (28 ans au moment du spectacle), la prédilection de la Cie Angledange pour le grotesque et l'exploration des travers modernes trouve un terrain idéal. Inspiré de la célèbre exposition des corps écorchés de Gunther von Hagen, le texte de Camille Rebetez dresse un portrait truculent d'une humanité dont les pulsions noires ont grignoté l'âme jusqu'à l'os. Organisée sur un plateau tournant qui représente les trois lieux de l'histoire, la mise en scène plonge les quatre monstrueux protagonistes dans une atmosphère d'antre satanique. Le rythme du spectacle, qui évoque une sarabande infernale où expressionisme et onirisme se marient, rappelle les esthétiques de Tod Browning, Fellini ou David Lynch.

Il tourne, le manège de la bassesse humaine – *Cette pièce sans temps morts, où chaque protagoniste excelle dans son registre, tire aussi profit de l'astuce scénographique qui la porte. En fait un plateau rond doté de trois espaces distincts. Par un simple mouvement circulaire et grâce à une orchestration millimétrée, les scènes se suivent dans des pièces distinctes, au gré du rythme imposé par la trame. Ingénieux, pour un résultat efficace autant que désopilant.*

Samuel Schellenberg, Le Courrier

Andrea Novicov accomode les œufs en virtuose – *A. N. (…) signe ici une mise en scène fluide et inventive d'une confondante efficacité. Sa maîtrise du rythme, sa capacité à dompter la lumière en lui laissant ses aises, son talent pour servir une langue avec une humilité qui n'est jamais de l'effacement, tout cela relève du grand art.*

Lionel Chiuch, La Tribune de Genève

Les dérives de la science sur scène – *Lorsqu'elles lisent cette farce écrite pour un concours organisé par la Société suisse des auteurs, Françoise Courvoisier, directrice du Théâtre Le Poche à Genève, et Sandrine Kuster, son homologue de l'Arsenic à Lausanne, imaginent très bien Andrea Novicov orchestrant ces accords dissonants. Juste choix, en effet : empruntant à la BD et au cinéma noir, le metteur en scène russo-argentin propose une satire grotesque et en mouvement sur plateau tournant.*

Marie-Pierre Genecand, Le Temps

Disectio animae d'après *Woyzeck* de Georg Büchner
Création : 21 mai 2005 – Festival Science et Cité
Parc des Bastions - Murs des Réformateurs, Genève

Un homme vient de tuer sa femme et attend que le courroux de la justice s'abatte sur lui. Autour de lui se bousculent des pensées intérieures, des interprétations scientifiques de son comportement et des visions subjectives de sa psyché.

Invitée à Genève par le Festival Science et Cité, la Cie Angledange aborde le thème de la conscience sous un angle contradictoire. Partant des discours antagonistes qu'artistes et scientifiques produisent sur l'âme humaine, le spectacle confronte le regard irrationnel des uns aux méthodes rationnelles des autres. Ce choc des visions s'exprime à travers le personnage de Woyzeck, créé par Georg Büchner au début du 19ème siècle. Oppressé par les interprétations qu'émet son entourage sur sa personne, intérieurement déchiré entre pulsions chaotiques et éclairs de raisons, cet anti-héros avant la lettre incarne parfaitement le thème et le traitement de la création théâtrale. Pour exprimer la multiplicité des points de vue sur la conscience humaine, la dramaturgie scénique recourt à un dispositif multimédia où se mêlent imagerie médicale, textes animés, bandes sonores et projection de photographies et de films.

Matière qui grise… – *« C'est mon sort de ne penser à calmer une inquiétude qu'en en courant indéfiniment d'autres », releva un jour Louis Althusser. Ensuite de quoi il étrangla sa femme, ce qui, soit dit en passant, est un procédé efficace pour maintenir l'inquiétude à la bonne tension. Dans « Disectio animae », que propose la Cie Angledange sous la direction d'Andrea Novicov, il est moins question de Louis Althusser que de Woyzeck. Les comptes à rendre – au monde, aux autres, à la société – sont pourtant les mêmes. Le personnage de Büchner, qui a tué sa maîtresse, est au pied du mur. Ici, celui des Réformateurs, dont les figures de pierre ne cessent de le harceler.*

Lionel Chiuch, La Tribune de Genève

Le grand cahier d'après Agota Kristof
Création : 2 décembre 2004 – Théâtre de l'Usine, Genève

Dans un pays ravagé par la guerre, deux jumeaux se retrouvent chez une grand-mère avare et méchante. Livrés à eux-mêmes, dénués de tout sens moral, ils dressent chaque jour la liste de leur progrès et de leurs forfaits dans un grand cahier. Jour après jour, ils font l'apprentissage de la vie, de l'écriture et de la cruauté.

Adaptation d'un puissant roman de formation, le spectacle crée des échos scéniques aux principaux éléments littéraires de l'œuvre. Au point de vue exclusif instauré par la narration correspond une mise à l'écart de tout adulte de la sphère théâtrale des jumeaux. En conséquence, les spectateurs n'appréhendent les personnages que par le biais d'ombres sur les murs et le sol. Au récit en nous qui structure le roman correspond un travail choral dans lequel huit comédiens créent une polyphonie organisée en contrepoints mobiles. Enfin, à la naissance de l'écriture que matérialise le texte du roman pendant la lecture, répond l'idée d'une mise au monde du théâtre pendant la représentation. Pour chapeauter ces trois principes, la scénographie construit un équivalent au cahier du roman en déclinant le thème du tableau noir. Tout au long du spectacle, les comédiens utilisent des ardoises qui servent de supports d'écriture, de dessins et de jeux, dans une esthétique proche d'artistes comme Kantor, Tapiés ou Beuys.

Un « Grand Cahier » sans rature. Une réussite – *Il y a dans la manière de faire d'Andrea Novicov, une ingéniosité qui ne se manifeste jamais au détriment de la justesse. Rien n'est gratuit ici, ni la tondeuse transformée en flipbook, ni les ombres chinoises de la foule de déportés, ni le jeu à deux voix des comédiens. Ces derniers – ils sont huit à se relayer en duo sur scène – forment une redoutable meute d'enfants. C'est moins leur identité que la teneur de leur cri, celui toujours audible d'une enfance mutilée, qui importe. Qu'il parvienne à nous avec autant d'acuité nous ravit.*

Lionel Chiuch, La Tribune de Genève

Andrea Novicov appelle les jumeaux au tableau. Une adaptation saisissante. – *Le Grand Cahier, mis en scène par Andrea Novicov, est un spectacle puissant et cérébral, qu'il faut voir absolument. (…) Mixtes ou non, les duos se font et se défont au gré du spectacle, brouillant les pistes de l'identification. Bref, le jeu force la distanciation. La gestuelle est mécanique. Le texte, saccadé, se récite à l'unisson – c'est que le « je » n'existe pas chez les jumeaux anonymes d'Agota Kristof.*

Raphaële Bouchet , Le Courrier

Les jumeaux terribles s'émancipent par huit. Une lecture enchanteresse, poétique et virtuose. – *A l'unisson ou en contrepoint, toutes les manières de phraser cette langue lapidaire se bousculent en scène, dans une alternance virtuose de voix et de physionomies propres à mettre en évidence l'identité ambigüe de ce « nous » indistinct. (...) Fourmillant d'invention visuelle, la mise en scène s'en charge en ménageant de délicieux interludes animés, comme autant d'éclairs fugaces d'une enfance que la violence du monde alentour a bâillonnée.*

Nicolas Julliard, Le temps

Rapport aux bêtes d'après Noëlle Révaz
Création : 27 octobre 2003 – Théâtre Le Poche, Genève

Paysan, Paul vit et travaille avec sa femme qu'il surnomme « Vulve », jusqu'au jour où elle tombe gravement malade et doit quitter la ferme pour quelques temps. Paul doit alors engager un ouvrier qui bouleverse sa vision du monde.

Adapté d'un roman d'une jeune Suissesse, le spectacle oblige à résoudre un paradoxe. Long monologue intérieur, le texte du livre est proféré par un personnage qui communique avant tout par gestes. Or le passage à la scène implique l'obligation de parler. Dans un souci de fidélité au principe et au style du livre, la scénographie débarrasse le plateau de toute référence au monde extérieur, la mise en scène évite toute anecdote, et la direction d'acteur met le personnage à nu tout en le laissant derrière son mur de pensées intimes. Cette dramaturgie permet au spectateur d'observer le personnage à son insu, comme s'il regardait dans sa boîte crânienne par le trou d'une serrure. Elle garde aussi la force du langage très personnel et très charnu de l'écriture de Noëlle Révaz.

Noëlle Révaz a trouvé sa bête : Philippe Mathey. Le livre fait une entrée réussie au théâtre – *Il faut bien cela pour prendre langue avec l'écriture de Noëlle Révaz. Et cela s'appelle au théâtre une vraie rencontre entre l'auteur et son interprète. Pour le spectateur ignorant qui a la chance de n'avoir jamais lu « Rapport aux bêtes », publié au printemps 2002 chez Gallimard, le spectacle mis en scène par Andrea Novicov tient d'abord du plaisir de la découverte. Loin de distraire l'attention, l'espace ramène au mot, il éclaire la pensée d'un personnage peu porté sur la confidence publique, un taiseux que ses frères et sœurs de soliloque situent quelque part entre Marie Coquelicot et André Borlat.*

Thierry Mertenat, La Tribune de Genève

Rapport aux bêtes - *Philippe Mathey rend tout son pathos à ce paysan désarmé, à qui ça « met les yeux en larmes de devoir être tendre ». Dans une scénographie soignée, où les éclairages trahissent les fissures de la parole, le comédien incarne avec force cette pudeur des mots. Bouleversant.*

Anne-Sylvie Sprenger, L'Hebdo

La maison de Bernarda Alba de Federico García Lorca
Création : 11 mars 2003 – Grange de Dorigny, Lausanne

Dans un village andalou des années 1930, une femme aisée perd son époux. Avec ses cinq filles, elle entame une période de deuil traditionnelle. Les approches du plus beau garçon du village auprès de l'aînée et de la cadette bouleversent la règle sociale et provoquent le drame.

Bien que cette pièce appartienne à la période réaliste de F. G. Lorca, la compagnie choisit une mise en scène qui s'inspire du théâtre de Guignol. Ce parti pris permet de rendre hommage à l'amour que le dramaturge espagnol portait aux marionnettes. Mais le caractère grotesque de cette forme théâtrale permet surtout d'exprimer les déformations mentales que subissent les héroïnes. Soumises à d'impitoyables conventions, les jeunes femmes ne peuvent ni grandir ni s'épanouir, et restent perpétuellement au stade de bourgeons. Des comédiens mi-humains mi-marionnettes incarnent cet état intérieur où le développement personnel est figé. La transposition de l'action dans un castelet provoque également des contrastes d'échelles qui rendent palpable le caractère fantastique de l'œuvre.

Sœurs de ténèbres. Une version insolite et décapante – *Nous on a envie de dire à tue-tête que le metteur en scène, Andrea Novicov, et son septuor d'interprètes descendu(e)s de chez Goya, Velasquez, Botero et Balthus à la fois, offrent un moment aussi insolite que prodigieux, où l'on rit de l'odeur de sainteté, cette eau de Cologne dans une bombonne géante, où chacune des sœurs épie l'autre, et où jamais l'on ne voit leur bas-ventre. Figurines humaines, aux mouvements de tricoteuses arythmiques, de poules dans leur basse-cour-prison. Une échelle un instant apparaît, qui n'est point celle de Jacob. Mais du malheur, et de l'humour.*

Mathilde La Bardonnie, Libération

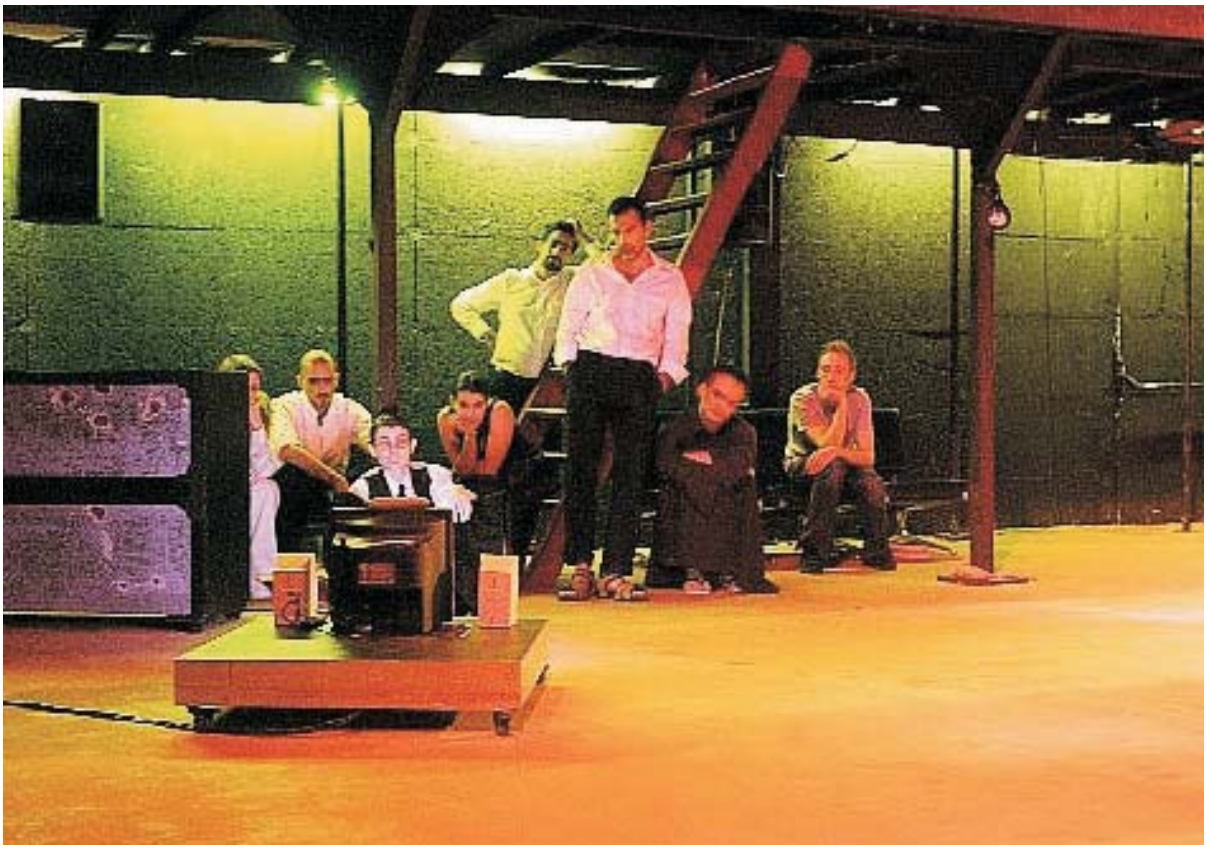
Un Lorca entre grotesque et merveilleux – *[Le] petit théâtre de marionnettes [d'Andrea Novicov] est une boîte à illusions où ses (excellents) comédiens ne paraissent pas plus grands que des poupées se déplaçant devant des écrans de songes. Images somptueuses, beauté des costumes et des maquillages, des jeux de lumière, des tonalités de noirs et de bruns sourds, magie de ces figurines inspirées des Ménines de Velasquez. La maison de Bernarda Alba s'éloigne de la dénonciation sociopolitique directe pour devenir un conte noir, drôle et inquiétant.*

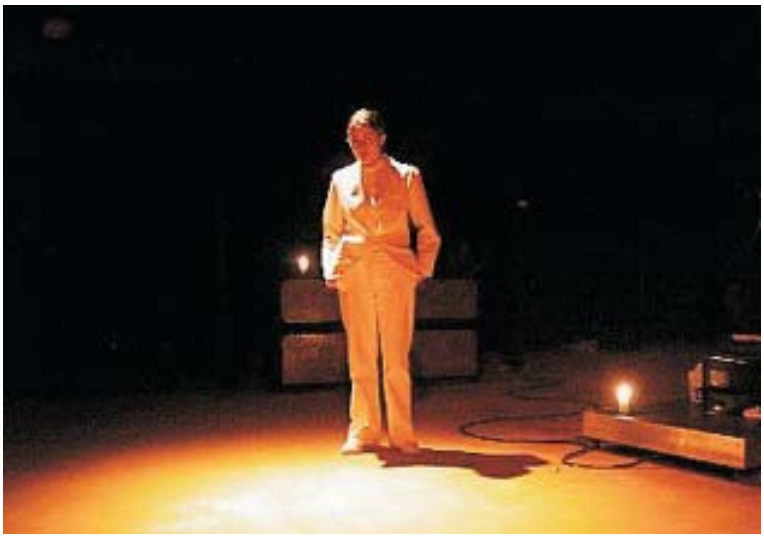
Fabienne Darge, Le Monde

Folle nuit d'épouvante théâtrale. Un superbe fantasme hispanique – *Pur plaisir donc, chez Novicov d'émerveiller ici, d'épouvanter là, de pousser le conte jusque vers ses abîmes, là où l'histoire des sœurs Alba devient notre cauchemar, notre obsession, un peu comme dans les films de David Lynch. Nous voilà à notre tour captifs, jouissant de nos peurs bleues. Frousse comique qu'on voudrait voir partager par le plus grand nombre.*

Alexandre Demidoff, Le Temps

Ce que vous voudrez ou La nuit des rois de William Shakespeare
Création : 6 janvier 2003 – Théâtre Arsenic, Lausanne





Après avoir fait naufrage sur une île, un frère et une sœur jumeaux se retrouvent séparés l'un de l'autre, chacun étant persuadé que l'autre s'est noyé. Sébastien est accueilli chez un bandit qui s'éprend de lui. Déguisée en homme, Viola se mêle aux inextricables intrigues amoureuses du gouverneur local. Les passions se croisent et s'échauffent dans d'incessants chassés-croisés.

Plutôt que de représenter une histoire complexe en suivant ses intrigues pas à pas, la compagnie Angledange met en place une dramaturgie du rituel qui bouleverse la notion du temps théâtral. Préparé lors d'ateliers avec les comédiens, le travail de mise en scène incarne les idées de Shakespeare au lieu de les exprimer. Très présent, le thème du double se matérialise dans un double espace de jeu, ou dans la mise en œuvre de deux versions du même spectacle. Le spectacle développe d'autres axes comme le passage d'une époque à une autre, l'amour de la musique et la fonction de la fête. Ces idées prennent corps avec le choix de la période de programmation (la Fête des Rois a lieu début janvier), avec des spectateurs assis dans des chaises longues propices à la rêverie, une salle transformée en cabaret saturnien, ou la présence d'un acteur DJ qui produit de la musique en direct.

Jolie confusion de genres. Une adaptation qui tient ses promesses – *Dans l'espace dessiné tout en longueur par Serge Perret, les spectateurs se prélassent dans des transats et les comédiens leur font face. A droite officie Feste, DJ et bouffon musicologue. Sur la mezzanine, Orsino se lamente. Enfin, au rez-de-chaussée, des comédiens regardent un documentaire animalier à la télévision. Une entrée en matière empreinte de désinvolture. Mais la grande qualité de « Ce que vous voudrez » réside certainement dans la multiplication des médias (danse et musique notamment) toute en évitant un fastidieux catalogue des pratiques scéniques contemporaines. Une réussite qui revient aux interprètes, dont la rigueur a su porter cette fable fragmentée avec cohérence et clarté.*

Sandra Vinciguerra, Le Courrier

Andrea Novicov détricote les mailles du théâtre – *A. N. aime projeter ses comédiens dans des zones de transit, histoire de détricoter les mailles de l'identité. « La nuit des rois », traque amoureuse sur fond de vertige identitaire, enrichit cette quête. Pour questionner aussi, jusqu'à le meurtrir, le théâtre, en tant que pratique et que pacte imaginaire liant spectateur et acteur. Traversée passionnante donc à l'Arsenic à Lausanne, avec élans et trous noirs. (…) Andrea Novicov récrit en lettres cendrées la féerie. Non pour la resserrer. Mais pour la distendre, dans la version longue du moins. Avec sa myriade d'échos et d'interférences, le texte a tout ici de la boîte de Pandore. Les personnages s'évanouissent sous des lambeaux de costume, le théâtre est fantôme. Plus de fiction cousue main donc. Mais des chutes de film, pellicule brûlante et déjà consumée.*

Alexandre Demidoff, Le Temps

Les quatre jumelles de Copi
Création : 5 juillet 2002 - Théâtre 2.21, Lausanne

Tandis que Leïla et Maria s'injurient parce que l'une a offert à l'autre des chiens d'Alaska, la première s'écroule poignardée. Surviennent alors Fougère et Joséphine qui s'interposent et font grimper la tension jusqu'à l'insupportable. Incapables de savoir s'il faut ou non s'enfuir en emportant leur fortune, les personnages s'enfoncent dans des conflits de haine et de passion rythmés de coups de feu, de prises d'otages et d'innombrables prises de drogue.

Dessinateur satiriste avant de révéler ses talents de dramaturge, Copi aimait détourner les codes. Son théâtre se compose de répliques puisées dans les feuilletons télévisés, de clichés du vaudeville, de personnages qui ressuscitent à peine morts, d'intrigues invraisemblables et de coqs à l'âne à répétition. Plutôt que de suivre les invites à l'excès de cette écriture débridée, la Cie Angledange traite l'œuvre théâtrale comme une pure matière plastique. Avec une scénographie constituée de quelques cubes abstraits, la mise en scène s'insère dans un dispositif visuel minimaliste. Accompagné par une musique easy-listening incessante, le jeu d'acteur utilise une superficialité faussement naïve. L'ensemble met en évidence les artifices du langage scénique et la critique radicale du monde moderne que recèle la pièce.

Thriller sur fond de désastre intime – *Cette gémellité hilare et troublée rappelle celle que le cinéaste David Lynch a somptueusement mise en scène dans « Mullholland Drive ». Mais sans l'envoûtement. Non, Andrea Novicov ne cherche pas à envoûter. Juste à actionner tous les ressorts de cette drôle de machine à déboussoler que sont ces « Quatre jumelles ». Ce thriller en apesanteur qui se joue de tout, des codes du cinéma surtout, peut agacer. Trop formel. Trop farceur. Sans doute. Sauf que ce jeu est un leurre. Ou une façon de survivre. De ne pas s'effondrer sous le poids d'une enfance meurtrie. De ne pas jeter l'éponge, même si le k.-o. a eu lieu depuis longtemps. Ce qui est après tout une définition forte du théâtre.*

Alexandre Demidoff, Le Temps

Copi, c'est pas fini. Les 4 jumelles en font voir de toutes les couleurs – *Novicov joue à fond la carte de la superficialité, de l'apparence, de la dérision et du pastiche. Il met en valeur les qualités humoristiques de Valeria Bertolotto, Céline Nidegger, Marie-Madeleine Pasquier et Anne-Catherine Savoy. Elles le valent bien effectivement. Elles pétillent, entre l'outrance et le décalage, dans ce foisonnement de références, films d'action ou défilé de mode, de « Terminator » à Versace, avec déhanchements idoines et bruitages suggestifs.*

Michel Caspary, 24 Heures

Un quatuor de mantes religieuses – *Ce quatuor se livre à toute sorte de jeux cruels, de mise à mort simulées, transgressant à peu près tout ce qu'il est interdit de rêver à haute voix sur un plateau. (…) Passer d'une crise à l'autre, d'un meurtre à l'autre, sans jamais se retourner ni composer, voilà ce que demande la mise en scène. C'est à la fois peu et beaucoup. Dans les meilleurs moments, la représentation réussit ce difficile équilibre sur la corde raide du funambule. Genet, une fois de plus, n'est pas loin. Et les quatre actrices rivalisent d'invention, de drôlerie aussi, pour que le public soit à son tour ébranlé par cet abattage aventureux.*

Thierry Mertenat, Tribune de Genève

Fastes d'enfer de Michel de Ghelderode
Création : 2 mai 2000 - Théâtre Saint-Gervais, Genève

Dans une Flandre moyenâgeuse, le peuple enragé réclame la dépouille de son évêque mort de façon suspecte. Tandis que les représentants du clergé cherchent désespérément une réponse à donner à la foule, l'arrivée d'un nonce augmente encore la tension.

Auteur inclassable, Michel de Ghelderode a produit une oeuvre unique en son genre. Sensuel et démesuré, absurde et plein de cruauté, son théâtre relève autant d'un Grand Guignol rabelaisien que de l'extase lyrique la plus pure. Habitée d'anticléricalisme autant que d'un idéalisme spirituel, cette « tragédie-bouffe » charrie des effusions religieuses et des pulsions instinctives, dans une sarabande qui aboutit à un désordre grandiose. La Cie Angledange traite cette démesure en recourant aux éléments classiques du théâtre de manière excessive. La composition scénique fait référence à la grande peinture flamande, les personnages du clergé sont modelés sur les sept péchés capitaux. S'adressant d'abord aux sens du spectateur, la mise en scène utilise des instruments optiques et acoustiques afin de créer une expérience charnelle qui permet d'introduire la métaphysique dans les esprits par le biais de l'épiderme.

« Fastes d'enfer » à Saint-Gervais – *Les amateurs d'atmosphères inquiétantes et médiévales apprécieront l'étonnant spectacle proposé en création à Saint-Gervais par Andrea Novicov et ses comédiens. En moins de deux heures, « Fastes d'enfer » restitue une époque et ses figures angoissantes, prélats et pauvres gens, morts-vivants et moines diaboliques. Grâce au grand soin apporté à la mise en espace, à la sonorisation, aux costumes et aux grimages, cette étrange comédie laisse un souvenir marquant.*

Benjamin Chaix, La Tribune de Genève

Théâtre de la mort – *Si chaque pièce permet de réfléchir à l'instrument-théâtre tout en l'incarnant, « Fastes d'enfer » porte cette dimension auto-réfléxive à son point d'incandescence tant la question du théâtre sur ou dans le théâtre, la mise en abyme y font le siège. Un théâtre anti-psychologique, anti-naturaliste, qui fait écho, dans l'esprit de Novicov, à la commedia dell'arte, au bouffon et au clown, au masque et à la marionnette. S'y succèdent des tableaux forts et crus, des images condensées à l'extrême dans le jeu, la mise en scène, la composition de l'espace et les équilibres.*

Bertrand Tappolet, Scènes Magazine

La chasse aux rats de Peter Turrini
Création : 26 octobre 1999 – Théâtre 2.21, Lausanne

Un soir, au bord d'une décharge, une femme et un homme se rencontrent. Les deux ne sont ni cultivés ni beaux. Elle est couverte d'artifices, lui est plein de tensions et de clichés machos. Après quelques confidences, l'homme emmène la femme dans sa voiture où il s'adonne à son jeu favori : la chasse aux rats.

Ecrite en 1968 par l'un des chefs de file du nouveau théâtre populaire autrichien, cette histoire appartient aux œuvres de combat contre la société de consommation qui ont fait florès à cette époque. Pathétiques et perdus, révoltés mais impuissants, les deux personnages vivent obsédés par les images publicitaires. Ils se rencontrent dans un non-lieu qui leur permet soudain de dévoiler leur part profonde. La Cie Angledange prend le parti de construire sa mise en scène comme on écrit une chanson d'amour. Basée sur un rapport visuel très proche avec les spectateurs, la dramaturgie de la représentation suit une lente cérémonie de mise à nu des masques sociaux. Au bout du processus, tout est dévoilé, démonté, jeté.

Sous les ordures, un p'tit coin de rêve. Un spectacle insolite et touchant – *Ces deux naïfs « n'ont pas tiré les bons numéros » mais veulent jouer malgré tout, quitte à tout balancer, tout casser. Leur vie est minable, mais pas si moche que ça, et d'autant plus, comme ce soir-là, quand surgit un rayon de folie qui fait de détonateur. Oublié le néant du quotidien ils se souviennent que la vie peut être aussi un feu de Bengale au coeur de la nuit. Nathalie Boulin et Christian Scheidt investissent les personnages avec énergie, malice et sensibilité. Le pathétique, si ce n'est le burlesque, n'écrase pas la tendresse, et l'on a souvent ri, mardi soir lors de la première. (…) La mise en scène d'Andrea Novicov, qui fait des miracles avec si peu, donne à voir la vie comme un turmix: ça va vite et ça broie. Mieux vaut être prêt quand on enclenche le bouton.*

Michel Caspary, 24 Heures

Effeuillage et décharge municipale – *Relayant plein pot l'esthétique des années septante, Andrea Novicov propose une lecture percutante, sorte de pop song exultant et décalé, qui tient la déprime en respect. C'est à la fois très drôle, très cruel et diablement bien interprété par le maître d'œuvre aux côtés d'une Nathalie Boulin formidable d'humour et de santé.*

Marie-Pierre Genecand, Le Courrier

Sur ça ! textes de Chlovski, Khlebnikov, Maïakovski, Rodtchenko et Tsvétaéva
Création : 5 janvier 1999 – Grange de Dorigny, Lausanne

En Russie, au début du 20ème siècle, une poignée de poètes, peintres et écrivains renie toutes les conventions et réinvente le concept d'œuvre d'art. Les artistes connaissent aussi les années de guerre civile et d'exil qui suivent la révolution de 1917.

À travers cinq figures essentielles de l'avant-garde russe des années 1910 à 1930, la Cie Angledange crée un montage de textes qui font référence à cette période historique de la Russie. Avec Maïakovski comme pivot, le spectacle se penche sur l'espoir révolutionnaire qui a prévalu avant la révolution d'octobre, puis sur la misère concrète et morale qui la suivit. Afin d'exprimer l'excitation et la confusion créative de cette époque, la dramaturgie mélange poésies, scènes de théâtre, films, musiques, peintures et photographies, le tout dans un désordre organisé. Il en résulte une construction théâtrale, plastique et musicale qui se rapproche, autant que possible, de l'Art Total. La pièce montre aussi comment les cinq protagonistes de l'Histoire, portaient en eux, en partie, les échecs dont ils furent victimes.

La Russie des intuitions – *« Sur ça » ne prend pas le spectateur par la tête mais par le corps. Une lecture purement référentielle de ce spectacle, qui chercherait à comprendre chacune des allusions proposées, est vouée par avance à l'échec. Il nous est plutôt suggéré d'adopter la logique souple du marcheur : déambulations, associations rendues plus lâches par le mouvement. Le sens change de nature, perd ses angles : l'idée cède la place à l'intuition.*

Pierre Frankhauser, L'Hebdo

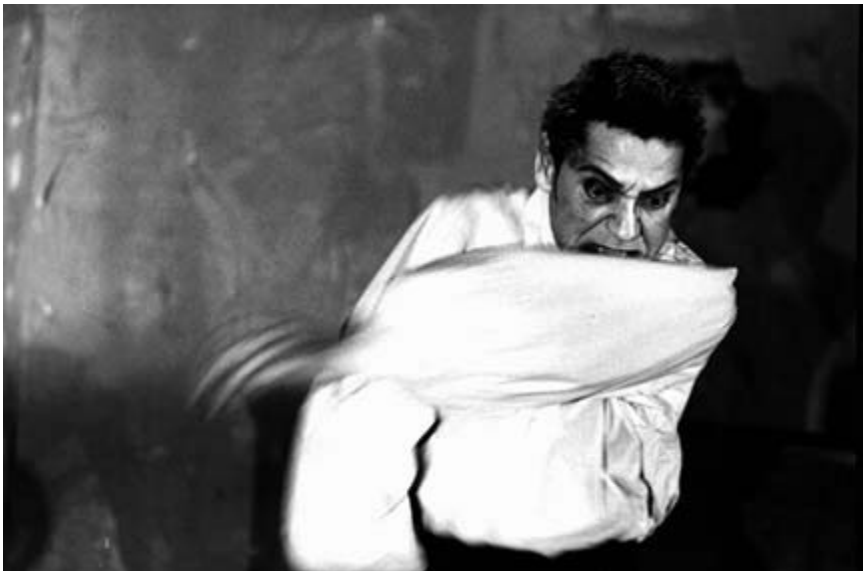
Vie, mort et jaillissement d'une génération dans l'ouragan – *Erigé en unité de mesure, le fragment, de textes, d'images et de musiques, reflète au plus près le climat d'exaltation qui présidait à cette frénésie d'innovations. (…) A sa source, l'art est ironique et destructif. Il vivifie le monde. Son but est de créer des « non-conformistes ». (…) La grande qualité de la composition réalisée par la Cie Angledange réside dans cette turbulence de sons et d'images qui, au-delà du sens, donne à sentir, à éprouver.*

Marie-Pierre Genecand, Le Courrier

La Cie Angledange joue « Sur ça »… – *Le spectacle est une flamboyante épopée vers des rêves exaltés, contrecarrés, en tout cas discutés. Mis en scène par Andrea Novicov, « Sur ça » replace habilement dans son contexte la floraison artistique qui s'empara alors de la Russie et de toute l'Europe. Poèmes, films, tableaux projetés, musiques et formes abstraites : nous voilà au cœur de l'ouragan de l'inspiration. Un spectacle rare et génial.*

A. L., Le Messager

La danse de mort d'August Strindberg
Création : 6 janvier 1998 – Grange de Dorigny, Lausanne



Dans une tour isolée, le Capitaine et sa femme Alice s'accablent mutuellement de reproches, dans un bal de rancoeurs et d'aigreurs toujours plus haineux. Personne ne peut les aider, pas même Kurt, le cousin d'Alice, accusé d'avoir provoqué le désastre du couple.

Plutôt que de mettre en évidence le caractère naturaliste de l'oeuvre, ou d'illustrer la méchanceté dont l'humanité est capable, la mise en scène de la pièce montre les personnages de Strindberg comme des âmes en peine qui réclament de la compréhension, des êtres qui s'acharnent à maintenir leurs liens, se débattent pour garder la tête hors de l'eau. La scénographie reproduit le décor d'un appartement classique, mais à l'échelle réduite, afin d'accentuer la sensation d'oppression et d'étroitesse qui pèse sur les protagonistes. La dramaturgie s'appuie aussi sur l'idée que chaque représentation se donne pour la millième fois par une compagnie théâtrale qui ne joue plus que dans des salles de province déliquescentes. Cette fable permet d'élargir le propos de la pièce sur l'acte même de faire du théâtre, sur sa perte de fonction dans la société contemporaine autant que sur l'impossibilité de s'en passer.

Un enfer nécessaire à la survie. Andrea Novicov monte de manière aussi intelligente qu'épurée La Danse de mort. – *Tous [les] éléments [de la scénographie] sont réduits à l'état de signes. Mais au lieu d'agir dans la pièce comme d'accessoires repères pour désigner le carcan bourgeois, ils sont érigés en repères secondaires d'un espace mental résolument contemporain. Le jeu des acteurs suit une courbe ascendante qui va d'une sorte de rectitude froide à une gesticulation grand-guignolesque. Par ces multiples biais, A. N. parvient à dessiner cette pièce de Strindberg à la ligne claire. Il en épure les contours, et les détours, pour ne plus en garder que l'axe central : celui qui nous dit notre inaptitude à la solitude.*

Christophe Fovanna, Journal de Genève

Angledange restitue avec talent une lutte de cerveaux. Une très bonne version – *Le travail de la Compagnie Angledange frappe par sa cohérence. (…) C'est très réussi. Tout comme le traitement de l'espace, qui éclate au plus fort de la tempête, ou l'éventail des niveaux de jeu développés par les acteurs. (…) Bref, la représentation convainc, les images frappent et le propos n'a rien perdu de son actualité : ces esprits à vif qui en décousent avec leur existence, avec les autres, avec leurs propres démons vibrent d'une résonance forte.*

René Zahnd, 24 Heures

Haine, ennui, vengeance, hypocrisie. Le tout exacerbé. Vue par Andrea Novicov, « La danse de mort » de Strindberg assume son dément paroxysme – *Relayant parfaitement [le] penchant pour la mystification [de Strindberg], Andrea Novicov travaille l'artifice. Artifice du décor de Sabine Crausaz, qui affiche sans vergogne la décrépitude avancée d'un intérieur bourgeois ; artifice du jeu, surtout, qui, via le maniérisme appuyé, dit l'usure et l'excès. Alors, l'intrigue disparaît au profit d'une chorégraphie de la dérive d'où les survivants ressortent plus pathétiques que jamais. Mais aussi plus touchants…*

Marie-Pierre Genecand, Le Courrier

Oniropolis d'après *Les villes invisibles* d'Italo Calvino
Création : 4 juillet 1997 – Festival de la Cité, Lausanne

À l'empereur des Tartares Kublaï Khan, Marco Polo décrit l'une après l'autre une soixantaine de villes imaginaires, pleines d'architectures fantastiques et de bizarreries urbanistiques.

Extrait de la rêverie urbaine d'Italo Calvino, le texte de cette pièce propose un voyage dans des cités intérieures qui parlent de la société humaine, de sa recherche du bonheur et de sa difficulté à vivre ensemble. L'adaptation met en scène deux personnages en guise de passeur de récits. Transformée en dialogue, la narration littéraire fonctionne sur le mode des Mille et une nuits. Avec l'arche d'un pont comme espace scénique, la dramaturgie du spectacle tire parti d'un environnement insolite en déréalisant l'espace, notamment avec des voix amplifiées et des projections visuelles sur les murs des édifices environnants.

Rêveries urbaines inspirées de Calvino – *Au flux du texte et du travail des acteurs, Andrea Novicov a ajouté une utilisation très intelligente et sensible de la technique. L'ensemble est magique. On se laisse emporter, on rêve, on est submergé d'images et un étrange dialogue s'instaure entre ce qu'on voit et ce qu'on entend, entre les villes invisibles d'Italo Calvino et ce fragment de Lausanne : l'arche du pont, un arbre, deux ou trois maisons… Sur cette architecture bien réelle se pose la poésie, et c'est toute l'histoire de l'homme et de ses villes qui est suggérée par là.*

René Zahnd, 24 heures

Marco Polo fait un détour par Lausanne – *Le projet du metteur en scène Andrea Novicov et de la compagnie Angledange n'était pas de fournir, avec « Oniropolis », un substitut à la lecture des « Villes invisibles », mais de créer un objet culturel nouveau, basé sur l'ouvrage de Calvino et ne tirant pourtant sa valeur que de lui-même et de sa propre cohérence. Pour le mener à bien, Novicov a mis toutes les chances de son côté : la mise en scène tire savamment parti du lieu insolite et accidenté où se déroule le spectacle ; les deux acteurs sont excellents ; et les interventions visuelles de Luc Sterchi, qui font apparaître sur les murs des édifices environnants une mystérieuse géographie de signes lumineux, produisent un effet très réussi de déréalisation de l'espace et du temps.*

La Rédaction, Journal de Genève

Encore un faible son textes sur la Shoah de Delbo, Höss, Levi, Sereny, Weiss et Wiesel
Création : 15 avril 1997 – Grange de Dorigny, Lausanne

Dans un espace vide structuré par des tentures noires, cinq comédiens disent les extraits du procès-verbal du tribunal de Francfort devant lequel comparurent, vingt ans après la fin de la Deuxième guerre mondiale, plusieurs responsables d'Auschwitz. D'autres textes s'y mêlent, tirés des témoignages laissés par des victimes et des bourreaux.

Assouvir un besoin de parler, invoquer une mémoire sans reproduire le réel, dire l'horreur des camps de concentration sans rajouter à la violence, se pencher enfin sur la responsabilité des bourreaux et sur la structure d'une société civilisée qui a glissé vers la catastrophe: telles sont les intentions qui ont présidé à ce spectacle. À l'aide de diapositives, de rétroprojections et de vidéo dont les corps des acteurs sont parfois les supports, la mise en scène obéit à une dramaturgie aussi peu réaliste que possible. Dans leur jeu, les comédiens n'incarnent pas de personnages ; ils ne sont que passeurs de paroles. Ils suivent la forme de l'oratorio, afin de donner à la représentation un statut de rite, forme originelle du théâtre.

Peut-on représenter les camps de la mort ? – *Andrea Novicov (…) tente le pari de trouver le ton juste en mêlant extraits de textes, images vidéo, éclairages et bande son. Le mélange – intelligemment fait – de ces différents éléments, et le jeu même des acteurs, fonctionnent sur un principe de va-et-vient se traduisant par des variations de l'intensité du son, un déplacement des comédiens dans la profondeur du décor, des moments de prédominance du son ou des images. Et l'on devine dans ce principe, la tentative du metteur en scène d'instaurer un espace potentiel de distanciation.* (…) *un souci constant de ne pas trahir ceux qui ont vécu dans cet enfer. Et face à eux, aussi, celui d'éviter le moindre abandon d'une position moralement justifiée.*

Christophe Fovanna, Le Journal de Genève

A Dorigny, un spectacle sur l'holocauste – *La réalisation est d'une sobriété juste, avec un travail sur les voix et sur le rythme, où se succèdent les mots de Peter Weiss, d'Elie Wiesel, de Rudolph Höss (commandant d'Auschwitz), et de quelques autres. Du point de vue visuel, l'espace est noir, avec cinq simples chaises, où les comédiens prennent place. Le travail sur la lumière (Laurent Junod) et le son (Philippe de Rahm) ont une certaine importance, alors que des images, très évocatrices, sont projetées en format géant (la vidéo est traitée par David Monti). L'ensemble se conjugue, offre des possibilités de variations, décline des atmosphères.*

René Zahnd, 24 Heures

Le monte-plats d'Harold Pinter
Création : 6 mai 1995 – Théâtre de l'Usine, Genève

Deux tueurs à gages attendent dans une cave. Manipulé par un personnage invisible, un monte-plats doit bientôt leur apporter des indications pour leur future mission. Mais les deux assassins ne sont pas rassurés. La personne qui actionne la machine ne semble pas toujours bien intentionnée à leur égard.

Les deux protagonistes de ce huis clos savent ce qu'ils ont à faire mais ne savent pas pourquoi ils le font, ignorent qui sont leurs victimes et ne savent pas quel avantage leur organisation tire de leurs meurtres. Ils représentent la résignation contemporaine d'hommes qui ne s'interrogent plus sur leurs actes. Afin de créer un environnement qui exprime cet autisme, la mise en scène évite de s'insérer dans une cave réaliste. La dramaturgie s'appuie sur une fable plus moderne, celle de deux artistes de music-hall qui se préparent à exécuter un meurtre en direct. Afin de rendre palpable l'inquiétude des personnages, les spectateurs sont placés derrière des miroirs sans tain. Ils deviennent ainsi voyeurs et complice du mystérieux inconnu.

L'Usine monte un remarquable Pinter – *La scène du Théâtre de l'Usine, entourée pour l'occasion de glaces sans tain, accueille un fascinant « Monte-plats » remarquablement mis en scène par Andrea Novicov, ce texte poétique et philosophique est interprété avec talent par Roberto Molo et Stefan Weibel, et donne lieu à plusieurs moments d'une grande intensité dramatique. (…) Isolés dans une cave rouge, perclus d'attente, ils trompent leur lassitude comme ils peuvent : par un langage obsessionnel, des danses ou des travestissements. Pinter dit du langage : « C'est un subterfuge utilisé en permanence pour recouvrir la nudité ». Le parti pris de ce spectacle a été, précisément, de jouer avec finesse sur ce thème, jusqu'à une fin totalement inattendue.*

Louis de Saussure, Journal de Genève

Boules de pensée textes de Arrabal, Dürrenmatt, Jodorowsky, Pérec, Pessoa, Prévert et Topor
Création : 15 avril1994 – Salle de l'API, Genève

Deux personnages qui symbolisent l'un la tête, l'autre le corps, s'affrontent avec des monologues qui tournent autour de la solitude urbaine.

Issu d'auteurs contemporains connus pour leur esprit frondeur, cet assemblage de textes poétiques et politiques s'insère dans un ensemble composé d'un « avant » et d'un « après » spectacle. Les spectateurs arrivent d'abord dans un hall d'exposition où les attendent des œuvres de trois plasticiens romands. Puis, dans ce décor abstrait qui évoque une symphonie de formes blanches, une danseuse apparaît comme par effraction. Anti-chambre de l'acte théâtral, cette mise en scène met les spectateurs dans un état propice à la réception de la poésie, à l'introspection et à la remise en question de valeurs citadines. Enfin, après le spectacle, les plasticiens offrent trois performances qui aident, cette fois, les spectateurs à sortir de l'état poétique en douceur.

A Dorigny, la poésie s'éclate – *Et c'est là que dialogue leur solitude, que s'esquisse en pointillés leur rencontre. Autour d'une pensée qu'ils voudraient partager, cette fleur morne qui pousse parfois sur les tas de fumier ou sur les autoroutes livides. C'est cette pensée qu'ils aimeraient cueillir et qu'ils traquent à coups de mots. Et c'est ainsi que le verbe ricoche d'une borne à l'autre, qu'il enfle et se rétracte jusqu'à s'évanouir. (…) Andrea Novicov joue sur le fragment (de texte et d'image), sur l'éclat (de lumière et de rire), sur la fulgurance de la parole. Que les acteurs répercutent d'un coin à l'autre du labyrinthe, jamais là où on les attend. Et ils semblent ainsi se diffracter, à la fois ici et ailleurs, définitivement désorbités.*

Alexandre Demidoff, Le Nouveau Quotidien

« Boules de pensée », une heure de théâtre réoxygéné. Et c'est le plus beau spectacle du genre vu depuis longtemps – *Cinquante minutes de théâtre récité tranquillement, comme une main qui délivrerait, un par un, une poignée de pétales prisonniers. (…) Le reste est d'une simplicité inespérée. Les deux récitent chacun dans leur coin. Parfois, ils se reconnaissent, échangent une poignée de main quand leurs bouches parlent d'amitié ou de détresse Parfois un peu d'humour, pas vu pas pris. (…) Cinquante minutes qui font oublier tous ces textes qui n'étaient pas prévus pour le théâtre et que tant de metteur en scène, aujourd'hui, s'obstinent à faire jouer par des acteurs qui les récitent à pleine vapeur égocentrique. De « Boules de pensée » on ressort le cœur léger, l'esprit en paix. L'œil lavé.*

Stéphane Bonvin, Le Nouveau Quotidien

Etincelles poétiques. Le mariage heureux de la poésie et du théâtre – *Sans cesse, cependant, lumière, musique, mots et corps se rencontrent. Et tissent un réseau électrique qui fait scintiller ces « étincelles poétiques » qu'appelaient de leurs vœux les surréalistes. (…) Au bout de cet exil, parce qu'il est aussi une forme de liberté d'être, il y a pourtant la promesse que les mots et les choses ne vont plus simplement jouer entre eux, mais – dirait encore Breton – « faire l'amour ». Du coup, et pour autant qu'on se laisse aller à l'écouter, la poésie cesse d'être inaccessible.*

Christophe Fovanna, Journal de Genève